

Whitehead
Procès et réalité, « Fait et forme »

Bertrand Saint-Sernin

Philopsis : Revue numérique
<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Préambule

Dans le chapitre de *Procès et réalité*¹ intitulé « Fait et forme », Whitehead met en scène trois penseurs : Platon, Locke et lui-même. Le texte qui est en filigrane, c'est le *Timée*, et, en particulier, le passage (49 a-53 c) où Platon présente les trois genres de l'être :

- a) ce qui a une forme immuable ;
- b) ce qui tombe sous les sens, naît, est toujours en mouvement, naît dans un lieu déterminé, pour disparaître (le *perishing* de l'auteur) ;
- c) le troisième genre est le « réceptacle » (*chora* ou *hypodochè*) : « Il ne peut mourir et fournit un emplacement à tous les objets qui naissent ».

¹ Alfred North Whitehead, *Process and Reality. An Essay in Cosmology*, Gifford lectures delivered in the University of Edinburgh during the Session 1927-1928, [1929], corrected Edition, The Free Press, A Division of Macmillan Publishing CO., New York, 1978, trad. fr. *Procès et Réalité. Essai de Cosmologie*, Gallimard, 1995.

NB. Nous citons Whitehead d'après l'édition corrigée de *Process and Reality* en indiquant la page et le paragraphe (ex. 50 § 3). L'édition française signale aussi la pagination de l'édition de 1978 ; on peut donc retrouver facilement les passages cités en anglais.

L'interprétation du « réceptacle » ou de la *chora* dans *Aventures d'Idées*² montre l'importance de la notion pour Whitehead, car elle est ce qui ressemble le plus à la notion de « créativité ». Il cite *Timée* 49a qui qualifie le réceptacle de « mère nourricière de tout devenir », disant : « De toute naissance, elle est le support et comme la nourrice ».

Platon précise (*Timée* 51a) que le réceptacle est aussi le lieu où ce qui va prendre forme est la dans un état informe : « Or il en va de même pour ce qui doit, à maintes reprises et dans de bonnes conditions, recevoir, dans toute son étendue, des images de tous les êtres éternels et il convient que cela soit, par nature, en dehors de toutes les formes ».

Il en conclut que « la mère et le réceptacle de tout ce qui naît, de tout ce qui est visible et d'une manière générale objet de sensation n'est ni terre ni air ni feu ni aucune des choses qui naissent de celles-là ou desquelles celles-là naissent » (*Timée*, 51a). Sur la nature de la *chora*, il ajoute : « Mais si nous en disions qu'elle est une certaine espèce invisible et sans forme, qui reçoit tout et participe de l'intelligible d'une certaine manière très embarrassante et très difficile à entendre, nous ne mentirions point » (51a).

De fait, au début de ce chapitre, Whitehead dit que toute la philosophie européenne peut se comprendre comme une série de notes en bas de page à l'œuvre de Platon. A la fin du chapitre, il évoque Locke comme le Platon de la philosophie anglaise. Ainsi, mettre cette méditation relative à « Fait et Forme » sous le double patronage de Platon et de Locke n'a pas pour effet de tirailler le texte entre deux pôles opposés, mais plutôt de recourir à Locke comme à un relais vers une présentation moderne du *Timée* ; Whitehead se donnant pour tâche de reprendre les questions mêmes de Platon, et de les traiter en étant nourri de deux millénaires et plus de science, d'histoire et de culture. En effet, pour Whitehead, la philosophie la plus proche de celle de Platon est la « philosophie de l'organisme ».

Quel est donc l'apport de Locke ? Une première interprétation consiste à dire que Locke représente le deuxième genre de l'être, à savoir « ce qui tombe sous les sens, naît, est toujours en mouvement, disparaît ». Whitehead fait l'éloge de son extraordinaire exactitude descriptive. De plus, Locke oblige à comprendre qu'on ne peut parler du deuxième genre de l'être sans montrer comment il se relie au premier, c'est-à-dire aux « objets éternels » ou aux « formes ». Locke proscrit le risque de la scission <*bifurcation*> entre réalités sensibles et entités théoriques, même si on peut lui reprocher d'avoir admis sans examen le dualisme cartésien.

La réconciliation de Platon et de Locke s'effectue par une compréhension plus profonde du troisième genre de l'être, que Whitehead rapproche, au fond, de la catégorie de l'Ultime, c'est-à-dire de la créativité de l'univers.

Du même coup, le plan du chapitre est facile à saisir :

1) Platon est d'abord revisité (sections I-III) ; 2) Whitehead esquisse brièvement quelques traits de sa « philosophie de l'organisme » (sections IV-V) ; 3) Locke est enfin analysé (sections VI-VII) et ses erreurs éliminées, de sorte que l'on voie ce qu'aurait été sa pensée, débarrassée des préjugés métaphysiques (dualistes) et logiques (forme sujet-prédicat) de son siècle. Cette opération d'exercice fait apparaître la proximité de Locke et de Platon d'une part, de Locke et de la philosophie de l'organisme de l'autre.

Bref, la philosophie de l'organisme explicite une intuition centrale de Platon, dans un contexte différent et par d'autres moyens conceptuels.

² Alfred North Whitehead, *Aventures of Ideas*, Macmillan, 1933, trad. *Aventures d'idées Dynamique des concepts et évolution des sociétés*, Cerf, 1995.

Section I : Platon revisité

Le chapitre tout entier est placé sous le double patronage de Platon et de Locke, le « Platon anglais ». Whitehead ne songe pas à une « doctrine » qu'on appellerait le platonisme. Pour lui, comme pour Simone Weil, Platon est le penseur qui n'a pas construit de « système » : « Platon se meut, dans son système fragmentaire, comme un homme étourdi par sa propre pénétration »³. « En vérité, dans sa Septième Lettre (341c), il combat l'idée qu'un système définitif puisse être exprimé verbalement »⁴. Comme le note encore Whitehead, Platon décrit aussi les « hérésies » que sa pensée est susceptible de susciter.

Il ne s'agit donc pas de mettre nos pas dans ceux de Platon avec un souci d'exactitude historique, mais de nous demander quelle œuvre ferait Platon, s'il revenait parmi nous. La réponse de Whitehead est la suivante : c'est la philosophie de l'organisme qui explicite le mieux l'intuition centrale de Platon, en y intégrant plus deux millénaires d'expérience humaine.

Evoquant la notion d'harmonie chez Platon, Whitehead observe : « Les notions d'harmonie et de relations mathématiques ne sont que des exemplifications particulières d'un concept philosophique encore plus général : celui de l'interconnectivité <interconnectedness> générale des réalités, qui transforme la diversité du multiple en l'unité de l'un. Nous parlons au singulier de l'univers, de nature, de *physis*, que l'on peut traduire par procès <process>. Nous sommes devant le fait unique qui englobe tout : l'histoire progressive de l'univers un »⁵. Whitehead précise : « Cette communauté du monde, qui est la matrice de toute genèse, et dont l'essence est le procès avec maintien de la connectivité, est ce que Platon appelle le Réceptacle (*hupodochè*) »⁶. Ainsi, entre Platon et la philosophie de l'organisme, les liens sont étroits.

Participation ou « *ingression* »

Dans les deux philosophies se retrouve une théorie de la participation ou, comme la nomme Whitehead, de l'*ingression*. La « participation » n'est pas l'alliage entre des « formes » transcendantes au monde et une « matière » inhérente au monde ; c'est une opération qui se fait à l'intérieur du monde, mettant au jour le réseau des liens entre les choses, ce que Whitehead nomme leur « solidarité »⁷. Il y a deux ensembles de choses : les unes éternelles (ou *timeless*) ; les autres temporelles. Les unes comme les autres font partie du monde réel : « *The things which are temporal arise by their participation in the things which are eternal* » (40, § 1). Autrement dit, il y a de l'éternel dans la constitution fluente des choses.

« In such a philosophy [s.e. la philosophie de l'organisme comme série de notes en bas de page à l'œuvre de Platon] the actualities constituting the process of the world are conceived as exemplifying the *ingression* (or participation) of other things which constitute the potentialities of definiteness for any actual existence » (39 § 3-40 § 1).

La capacité de recevoir une détermination et, par là, une définition, est la « *definiteness* ». Elle se réalise complètement, me semble-t-il, par « *symphysis* » ou « *concrecence* ».

Pour que la jonction entre ces deux ensembles s'opère, il faut « *a thing which combines the actuality of what is temporal with the timelessness of what is potential* » (40 § 1). Les

³*Ibid.*, p. 199.

⁴*Ibid.*, p. 200.

⁵*Ibid.*, p. 202.

⁶*Ibid.*, p. 202.

⁷Cicéron, au début du *De Fato*, évoque cette « solidarité » des choses en parlant de *contagio rerum* ou de *contagio naturae*.

planètes, par exemple, qui roulent dans le ciel, ont une trajectoire complexe, mais cette trajectoire s'approche d'une courbe, l'ellipse, qui n'est jamais entièrement réalisée, mais qui soutient et éclaire la course des planètes. L'ellipse mathématique est une « potentialité » en ce sens qu'elle peut convenir à la description de bien des trajectoires concrètes. Cette réalité mathématique est « *timeless* », soustraite au temps, comme le sont aussi la gamme des couleurs ou celle des sons.

Il aurait pu se faire que la jonction entre les qualités soustraites au temps et la pâte <stuff> des choses ne se fit pas. Ce qui assure ou opère cette « ingression » ou cette « participation », c'est Dieu lui-même, qui produit et soutient la solidarité des choses. L'élément divin, au sein de la nature, empêche qu'il y ait disjonction entre des potentialités abstraites et un concret opaque, qui ne serait pas pénétré par un sens :

« *This final entity [s.e. a thing qui opère la médiation entre la présence actuelle et les potentialités] is the divine element in the world, by which the barren <stérile> inefficient disjunction of abstract potentialities obtains primordially the efficient conjunction of ideal realization* » (40 § 1).

Dieu agit à l'intérieur du monde, et de deux manières : en connectant entre elles les idées (Descartes dirait les vérités éternelles) ; en veillant, par sa persuasion, à leur *ingression* dans le cours temporel des choses.

On pourrait imaginer - ce que fait Platon dans le *Timée* - un monde entièrement privé de Dieu, où les schèmes idéaux seraient vides et sans applications et où l'étoffe du monde serait obscure, agitée et chaotique. Ce qu'assure l'élément divin inhérent au monde <in the world>, c'est qu'il n'y ait pas disjonction stérile entre potentialités abstraites et choses concrètes ; mais qu'une opération, constitutive de la réalité du monde, réalise <obtains> la conjonction des idées et des choses.

La « participation », telle que la conçoit Whitehead, ne se limite pas à un alliage entre idées et choses. Les potentialités abstraites pourraient restées déliées les unes des autres, errantes, séparées, sans former des ensembles dont les éléments s'articulent. Or rien de tel ne se produit dans la réalité : les formes, les couleurs, les sons « se répondent », comme dit Baudelaire ou comme le montre Saint Augustin, quand il évoque « les vastes entrepôts de la mémoire ». Ainsi, les idées, au lieu de rester dans un état chaotique, se disciplinent, se coordonnent et s'articulent sous la persuasion et la mansuétude de Dieu, pour former des ensembles de qualités, ou de lois, qui donnent leur style et leur esprit aux sociétés de processus ou de choses, aux diverses régions de la nature.

Il y a donc un lien entre participation et stabilité du monde. Comme dans le *Timée*, mais par une action immanente au monde, Dieu introduit de la stabilité et du sens dans un univers qui, privé de son action, serait désordre et chaos.

« *The ideal realization of potentialities in a primordial actual entity constitutes the metaphysical stability whereby the actual process exemplifies general principles of metaphysics, and attains the ends proper to specific types of emergent order* » (40 § 1).

Cette évocation vaut pour tous les êtres en tant qu'entités actuelles. Elle ne concerne pas seulement la surrection primordiale de l'univers. Le Dieu de Whitehead n'est pas exactement le Dieu du *Timée* qui, jugeant que l'ordre est préférable au désordre, stabilise en partie l'univers en le faisant passer du désordre à l'ordre. Whitehead ne dissocie pas l'aspect local et continu et l'aspect global et primordial de ce passage du désordre à l'ordre. Celui-ci n'est effectif que s'il est local et actuel :

« By reason of the actuality of this primordial valuation of pure potentials, each eternal object has a definite effective relevance to each conerescent process. Apart from such orderings, there would be a complete disjunction of eternal objects unrealized in the temporal world. Novelty would be meaningless, and inconceivable » (40 § 1).

Il y a affinité entre objets éternels et processus concrets. L'élément divin dans l'univers ne travaille pas en gros, il fignote les détails, et agit de telle sorte que « chaque objet éternel » soit associé de façon définie et effective à chaque processus qui amène la composition unitive ou la « conerescence » des choses. Dans la réalité, la création se poursuit ; le métaphysicien a pour tâche de décrire conceptuellement la part de la genèse qui s'offre à la perception.

On comprend mieux, du même coup, le sens ultime de la scission <bifurcation> dans *Concept of Nature*⁸. C'est Dieu lui-même qui veille à ce qu'il n'y ait que peu ou pas de clivage entre les idées et les choses, entre les potentialités abstraites et la singularité des êtres, entre les objets éternels et les processus temporels.

Sans cet amalgame ou cette fusion, il régnerait une totale séparation entre les idées et les choses ; il y aurait, dans la réalité, un double chaos, abstrait et concret. Whitehead, il est vrai, ne dit pas que les objets éternels, s'ils restaient à l'état de non-réalisation, seraient en eux-mêmes chaotiques ; il note seulement qu'ils ne pénétreraient pas « *in the temporal world* ». Pourtant, un chaos eidétique en résulterait, du fait même qu'il n'y a pas, en fin de compte, un « système » des idées, sans le ciment de la présence effective des choses.

Dire que la chair des choses stabilise les idées et leur donne à la fois leur corps et leur sens, c'est, dit Whitehead, retrouver à la fois Platon et Hume :

« We are here entending and rigidly applying Hume's principle, that ideas of reflection are derived from actual facts » (40 § 1).

Nous ne voyons pas d'en-haut un élément divin qui se poserait comme une flamme sur les choses et les êtres pour les animer et les former (malgré une citation du livre d'Ezéchiel) : nous n'accédons aux idées de réflexion qu'à travers les impressions. Il y a là quelque chose d'analogue à ce serment de fidélité indéfectible à l'univers visible que prête Conrad dans la préface du *Nègre du Narcisse* ; attitude qui avait tellement frappé Bertrand Russell, car elle signifiait, à ses yeux, que l'artiste était capable de plonger « *in the heart of darkness* », « au cœur des ténèbres », là où le logicien restait à la surface de la lave refroidie des choses. Hume ne contredit pas Platon : ils explorent une même « *ingression* », décrivent une même participation à l'intérieur du monde. Simplement, ils creusent la montagne à partir de versants opposés et complémentaires.

Le « principe ontologique »

Au lieu de poursuivre l'énumération des points communs entre Platon et la philosophie de l'organisme, Whitehead, après cette méditation sur la « participation » ou l'« ingression », convoque à la barre quelques grands penseurs du XVIIe et du XVIIIe siècles susceptibles d'appuyer de leurs arguments l'attitude réaliste qui découle de la théorie de la participation ou de l'ingression des idées et des choses à l'intérieur du monde réel.

Il s'agit, en effet, de montrer que chercher la raison des choses, ce n'est pas suspendre la compréhension du cours du monde à des principes ou à des idées qui se trouveraient hors du monde ; chercher la raison d'une chose, au contraire, c'est l'insérer encore mieux dans le temps

⁸ Alfred North Whitehead, *Concept of Nature* [1920], trad. *Le Concept de nature*, Vrin, 1998.

- avec l'aide d'objets éternels - pour mettre au jour le procès de concrescence qui la fait devenir ce qu'elle est.

C'est ce que Whitehead appelle le « principe ontologique » :

« It is the principle that everything is positively somewhere in actuality, and in potentiality everywhere » (40 § 1).

Il y a trois modalités du réel : ou bien la potentialité, propre aux « objets éternels », qui les rend aptes à entrer dans la constitution des « entités actuelles » elles-mêmes⁹. En second lieu, les « entités actuelles » ; enfin les « nexus » qu'elles forment¹⁰. La raison d'une chose n'est pas une forme ou une idée extérieure au monde ; c'est toujours un fait qui sert de véhicule à la raison :

« Thus the search for a reason is always the search for an actual fact which is the vehicle of reason » (40 § 2).

Chercher la raison d'une chose, c'est donc découvrir comment elle est connectée à toutes les autres choses avec lesquelles elle interagit. Par où l'on comprend que cette exploration, qui met en œuvre le principe ontologique, « *constitutes the first step in the description of the universe as a solidarity of many actual things* » (40 § 2). Bref, la tâche de la philosophie de l'organisme est de penser l'unité de la nature à travers la solidarité des choses, la *contagio rerum*.

Whitehead, à la différence de Cicéron, ne parle pas globalement de la solidarité des choses, mais d'une solidarité entre beaucoup de choses actuelles, « *a solidarity of many actual things* ». En effet, par chance, l'univers n'est pas d'un seul tenant : il est fait de régions ou, comme dit Whitehead, de « sociétés » de choses en devenir. Les processus réels d'interconnectivité <*interconnectedness*> ou de concrescence ne lient pas tout à tout. Ils n'épuisent pas non plus toutes les potentialités, toutes les combinaisons réalisables.

« La première synthèse de la physique », dans *Essays in Science and Philosophy*, montre que Galilée a rompu avec l'idée aristotélicienne des « régions » de la nature, pour affirmer l'unité de ses lois. Whitehead, sans renoncer à l'acquis de cette « première synthèse de la science physique »¹¹, établit que la nature comporte des structures et des ensembles de lois divers.

Le principe ontologique étant généralisable, sa mise en œuvre fournit une méthode pour explorer et déterminer de proche en proche, dans une perspective locale, les sociétés ou les *nexus* effectifs, les regroupements réels de processus et de choses.

Whitehead rapproche Platon et Hume ; il privilégie la perspective adoptée par ce dernier ; de ce fait, la description du monde effectuée en prenant comme fil conducteur le principe ontologique présente les caractères d'une expérience. Non pas seulement expérience humaine, mais expérience entendue au sens cosmologique, selon lequel chaque entité actuelle est comme un nœud ou un foyer de pouvoir dans un réseau qui la relie à beaucoup d'autres entités actuelles. L'expérience ne désigne pas, comme chez Kant, l'unification par un sujet pensant d'un donné extérieur ; c'est plutôt le fait que, venus de l'extérieur, des éléments ou des processus inhérents au monde s'unifient et se concentrent de façon à devenir une « entité actuelle », une réalité existante et vraie. Il s'agit là d'un processus dynamique qui n'est pas seulement physique mais

⁹Whitehead rapproche cette énonciation de deux formules de Descartes (*Principes* I, 52 et *Méditation* IV, *in fine*).

¹⁰Voir, à sujet, les catégories de l'existence dans *Process and Reality*, Part I, ch. 2.

¹¹Alfred North Whitehead, *Essays in Science and Philosophy*, Greenwood Press, Westport, Connecticut - London, 1947, 1968, « The first Physical Synthesis », « La première synthèse de la science physique », p. 227-242.

aussi mental. Il y a dans la réalité elle-même, dans l'univers comme procès, un jeu mouvant d'affinités et d'incompatibilités, à partir desquelles se forment, par synthèse et croissance unitives, de nouvelles entités actuelles : ce qui était auparavant disjoint s'unit, selon les deux registres inséparables du physique et du mental. C'est « *a process of "feeling" the many data, so as to absorb them into the unity of one individual "satisfaction"* » (40 § 2).

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr